

MAR 1971

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique | Publication trimestrielle
31e année - no 124 | oct. - nov. - déc. 1983

Cent vingt-quatrième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1983

MES CHERS CONFRERES,

Etes-vous comme moi ? Je suis souvent ébahi du sens dont les ouvriers du verbe chargent les mots. Nos contemporains se montrent très inventifs dans ces exercices. Par bonheur, il n'y a plus de Père Bouhours, ou tel autre censeur de son format, pour chapitrer même Racine et La Fontaine, jugés coupables d'avoir manqué, ci et là, aux règles du pur langage de France. Les meilleurs n'étant pas épargnés, on n'ose penser au traitement que subirait de nos jours ceux qui besognent dans ce métier, surtout à cette cohue que l'on nommait à l'époque « les insectes du Parnasse ».

Je m'émerveille chaque jour du nombre de praticiens œuvrant dans le domaine ardu de la poésie. Souvent victimes de l'instruction obligatoire, il suffit de peu de chose pour les perdre, telle la rencontre d'un copain déjà contaminé. Or, rien n'est plus funeste que l'exemple. S'il nous est nécessaire pour guider nos premiers pas, il devient dangereux plus tard, quand seul notre bon plaisir nous guide. Un attentat d'un genre nouveau, on le sait, trouve sans délai des imitateurs enthousiastes. Dans la poésie, comme dans l'assassinat, il sied de suivre le mouvement. Le néophyte se rallie donc à un drapeau, et il choisit de préférence le plus neuf. D'où cette production de vers s'efforçant de suggérer quelque chose, tout en ne disant rien, ou presque. Cette grande économie de moyens permet aux aristarques d'en expliquer

le sens, que dis-je ? de l'expliciter, d'en dégager le signifiant qu'il importe de ne pas confondre avec le signifié. Ceci sans négliger l'importance du vers monosyllabique lourd d'intentions diverses. Un pas de plus et nous atteindrons l'onomatopée percutante. A ce moment l'instruction obligatoire sera nettement dépassée.

Que les âmes timorées se rassurent. L'homme est plein de ressources, et non seulement pour détruire, comme on a tendance à croire. Il trouvera. La peinture n'a-t-elle pas montré la voie ? Avant le dernier Massacre mondial, Casimir Malevitch, avec sa toile intitulée « Blanc sur blanc », voulait démontrer que, toutes expériences faites, la boucle était bouclée. Loin d'être finie, la peinture est toujours florissante et peu importe que le commun des mortels n'y comprend goutte. Pour les créateurs les plus avancés, l'œuvre est dans leur cerveau et non plus sur leurs toiles. Ce renvoi à une gestation de l'esprit justifie amplement leur apparente nullité.

Il faut s'en tenir à ces évidences élémentaires. A ce propos, connaissez-vous le Père Sanchez ? Si, comme je le crains, son nom ne vous dit rien je vous engage, mes chers confrères, à pallier d'urgence cette lacune. Cet éminent Jésuite a eu cette phrase admirable : « Qu'importe par où nous entrons dans le Paradis, moyennant que nous y entrons ? » Aussi excuse-t-il des tas de fautes, d'où l'indignation du vertueux Pascal. De son temps, il est vrai, tout était plus simple, avec Dieu trônant au Paradis au-dessus des nuages, tel que le Tintoret l'a peint comme s'il en revenait. Depuis le big bang des astrophysiciens, grands manieurs de galaxies et champions d'un univers qui se dilate, l'on ne sait plus où placer ses espérances.

On peut évidemment se contenter d'un Paradis à la mesure humaine, nourri, par exemple, d'achats, de primes d'encouragement et de bourses d'études. Moins discret que son collègue francophone, le juge omnipotent de la Flandre régionalisée, tranchant des mérites littéraires, a publié, entre autres, qu'en dix ans quelque 700.000 francs ont été alloués à l'un de nos confrères. De quoi confondre les méchants qui accusent nos officiels d'être hantés uniquement par des problèmes d'un bas niveau. J'espère, mieux, je ne doute pas, qu'un confrère francophone a joui de faveurs non moins substantielles.

Il faut le dire avec force. Protéger la poésie autochtone est une tâche autrement délicate que de veiller à l'insémination des vaches flamandes par des taureaux wallons ou inversement. Car, qu'est-ce que la poésie ? Selon Joubert « on ne peut trouver de poésie nulle part quand on n'en porte pas en soi ». Diable ! On pense à tous les bouchés qui peuplent la Terre. Même les initiés s'y perdent par moments. Mystérieuse poésie !



Souvent on croit l'avoir captée, trompé par un reflet. Insaisissable, elle s'échappe. On se sent un oiseleur de chimères.

Je suis, je l'avoue, une de ses victimes. Par moments, je crois tenir la clé pour constater peu après que je me suis laissé prendre à des jeux illusoires. Sans avoir, comme Mallarmé, lu tous les livres, je n'en suis pas moins triste. Et j'en arrive à me demander : Poésie, où es-tu ? Parfois, elle pointe dans une vieille chanson, elle nourrit la passion d'une Louise Labé, ou accompagne Ronsard quand il n'élève pas trop la voix. Fuyant la fanfare des alexandrins pompeux, elle émerge ci et là du déluge versifiant qui nous noie et, à l'improviste, pare de son charme insidieux un poème, voire une strophe ou un simple vers. Mais, malgré tout, l'on reste sur sa faim. On se demande où est le Poète, l'enchanté enchanteur, l'émouvant, lourd d'une émotion que l'on partage avec lui, le héraut de ce langage incantatoire qui prend aux tripes ? Pour l'heure, dans l'horizon immédiat, je n'en vois qu'un seul : Jacques Brel. Et tant pis si je vais être honni par l'Académie et les professeurs ; par les fabricants d'anthologies et de panoramas littéraires ! Et j'en demande pardon à tous les confrères qui fignoient des vers et dont je lis les travaux avec attention, et parfois avec estime, car je n'oublie pas qu'ils sont aussi des frères.

Je ne veux pas terminer cette épître sans vous parler d'un fait personnel. Mon excuse ? Il peut vous intéresser. En vue d'améliorer une situation matérielle, préoccupante selon les textes, le Syndicat (français) des Ecrivains a décidé « d'ouvrir ses rangs » aux écrivains wallons, suisses, et canadiens. Sollicité d'adhérer, j'ai répondu qu'étant Flamand, on s'était trompé d'adresse. Toujours serviable, j'ai ajouté que la moitié des membres de l'A.E.B. habitait Bruxelles. Pourtant même si les Parisiens changent d'avis, je ne succomberai pas à leur invite. Membre depuis longtemps de l'A.E.B. — et j'en suis ravi — j'ai connu plusieurs de ses présidents, Hubert Krains et Georges Rency, plus tard le gentil Adrien Jans. J'ai visité la maison Camille Lemonnier, une fois à la demande de Jules Romains, une autre fois pour y défendre l'un de mes bouquins ; et je lis toujours avec délices « Nos Lettres », ce bulletin qui distille un optimisme sans faille par les comptes rendus des soirées littéraires et des livres, suaves les uns comme les autres ; par les nouvelles passionnantes de l'activité des membres et par les remerciements mensuels à tous les pouvoirs qui se sont montrés attentifs. Dans nos temps de misère et de hargne, cela fait du bien. L'A.E.B. nous offre ainsi un vrai modèle de gentillesse et d'urbanité. Et comme je vous le disais, plus haut, mes chers confrères, nous sommes aussi frères.

ROGER AVERMAETE.

L'ŒIL DU MAITRE

Je suis navré. A peine vous ai-je présenté mes excuses à propos de négligences imputables à des collaborateurs farfelus, que je découvre de nouvelles erreurs.

Ayant confié à un spécialiste le soin de marquer l'âge de mes missives trimestrielles, cet homme a fait preuve d'une fantaisie déplorable. D'Alembert a bien dit : « amenez-moi un bœuf et j'en ferai un mathématicien ». Hélas, mon spécialiste n'est pas un bœuf, il est père de quatre enfants.

Sur ce, j'ai pris résolument mon affaire en main — et j'espère que vous ne verrez aucune malice dans ce propos — pour redresser les chiffres dans toute la rigueur requise ; fort de cette parole de Tristan Bernard : « Il ne faut compter que sur soi-même... et encore pas beaucoup ».

R.A.

★

REPONSE A UNE QUESTION

La phrase : « Je n'ai pas fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte » n'est pas d'Anatole France mais de Pascal.

R.A.